

NÉCROLOGIE

Louis BOISARD (1867)
(1851-1938)

Le 3 février 1929 le *Journal Officiel* nommait Louis BOISARD, chevalier de la Légion d'honneur.

Cette distinction accordée au vénéré chanoine notre camarade de 1867, reconnaissait les services signalés rendus au pays par les ateliers d'apprentissage qu'il fonda à la Guillotière en 1882 et qu'il a dirigés jusqu'à sa mort en mars 1938.

L'abbé BOISARD, jeune prêtre, était aumônier depuis 1879 d'une « Maison de Patronage pour apprentis ». Il les accueillait pendant leurs temps libres, en vue de leur formation morale et même professionnelle. Il avait pour cela la double compétence du prêtre et de l'ingénieur. Mais l'expérience lui montra vite et l'impossibilité de réussir en si peu d'heures et surtout la complexité du problème de l'apprentissage. Il faut donner à l'adolescent toute l'habileté manuelle, toutes les connaissances nécessaires pour exécuter les œuvres du métier. Mais c'est un adolescent, donc un être en pleine transformation influençable en mal comme en bien, et en voie d'acquiescer les habitudes, d'édifier le caractère qui l'orienteront pour la vie. *L'apprentissage c'est l'éducation totale.*

Au temps de l'atelier familial, le père donnait cette éducation à ses garçons, et aussi à des enfants que les parents lui confiaient et qu'il accueillait à la fois à l'atelier et à son foyer. Mais la grande industrie supprime peu à peu l'atelier familial. L'usine au personnel nombreux n'est pas le milieu idéal pour l'apprenti. Il y est trop tôt en contact avec des hommes faits. Par ailleurs il ne peut y être suivi de près, guidé dans les difficultés, encouragé à l'effort.

Quelle influence plus grande j'aurais, se disait l'abbé BOISARD, si mes conseils atteignaient l'enfant en plein travail d'atelier, s'il y reconnaissait en plus de l'affection d'un père, la compétence d'un homme du métier ! Et c'est ainsi qu'ingénieur et prêtre il ouvrit des ateliers suivant une formule vraiment originale.

Ses apprentis entrent tout de suite dans un atelier qui produit. Ils ne sont pas longuement appliqués à des exercices progressifs sorte de gymnastiques aride destinée à les entraîner. Leurs directeurs sont d'avis qu'on peut les mettre très vite à des travaux pour le client. Les besoins de la clientèle seront assez variés pour que le jeune homme se trouve une fois ou l'autre amené à résoudre tous les problèmes de son métier.

Il fallait trouver des clients. Au début ses anciens camarades, ses amis personnels lui confièrent des petits travaux à façon. Mais, très vite, ces besognes uniformes et faciles lui apparurent insuffisamment formatrices et hardiment il se fit véritable industriel, traitant directement avec la clientèle. Il avait des relations, mais plus encore grâce à ses connaissances techniques, à son goût d'artiste, il obtint la commande de beaux travaux. C'est ainsi que les ouvrages de menuiserie, de sculpture, de ferronnerie de la basilique de Fourvière sont signés de lui. Il est menuisier ébéniste de la Chambre de Commerce et de ses Musées. L'apprenti débutant regarde avec envie les travaux d'art que ses camarades plus anciens construisent près de lui. A mesure qu'il se perfectionne, il est admis à y participer, à goûter la joie de la difficulté vaincue, de la réalisation achevée.

Voyons à l'œuvre l'abbé BOISARD, ingénieur éducateur. Son véritable but est la formation technique et morale. Il mettra donc sous les yeux de l'apprenti des modèles fameux, en faisant copier des meubles de musée ou de riches collections. Il ira jusqu'en Italie étudier en vue de la décoration de Fourvière les procédés anciens de gravure, dorure, marqueterie en bois massif. Il exigera des travaux bien finis. Sans doute il tolérera des lenteurs, des essais malheureux et le gâchage de la matière qui en résulte, choses inévitables avec des débutants, mais le travail livré devra être impeccable. Seulement, puisqu'il est patron, il est bien obligé de surveiller les prix de revient pour ne pas travailler à perte. Dès lors, il pousse à une production plus rapide sans être bâclée. Il stimule tout son monde et habitue l'apprenti à un rendement normal. Ainsi parvient-il à faire ses frais, parce que lui-même et tout son personnel de maîtrise agissent par dévouement et non pour gagner de l'argent.

L'abbé BOISARD savait bien qu'il ne pourrait se contenter du bagage emporté de l'Ecole. Il s'est tenu, si j'ose dire, à l'avant-garde du progrès par l'équipement de ses ateliers. Il utilisa d'abord un moteur à air chaud, simple, robuste, économique pour l'époque. Dès 1890, il produira lui-même l'énergie électrique nécessaire, joignant à sa dynamo une batterie d'accumulateurs. Les accumulateurs du commerce ne le satisfont pas, il crée un modèle, l'exécute et l'utilise lui-même, puis il vend l'accumulateur L.B. Plus tard il sera un des tout premiers clients de l'usine électrique de Jonage.

Il y a trente-cinq ans, bien avant que les machines

similaires allemandes ou américaines fussent au point, notre camarade avait étudié, construit et fait breveter une machine à tailler les engrenages coniques par ses fraises à pas superposés. La machine d'essais travaille encore dans ses ateliers pour l'Industrie Lyonnaise.

Peu après bien en avance sur ses contemporains il construit des tours parallèles, à boîte à vitesse, dont plus de cent exemplaires sont encore en service à Lyon. Il sera un des premiers à supprimer les transmissions et à doter chaque machine de son moteur. En 1914-1918 le vétéran de 1870 concourt avec ses ateliers à la défense nationale. Il reprend le crayon du dessinateur pour remplacer les jeunes mobilisés.

L'ingénieur fut aussi architecte et entrepreneur. L'abbé BOISARD a lui-même bâti tous ses ateliers, s'efforçant de trouver sur place les matériaux et les utilisant au mieux, et cela jusqu'en Tunisie. Le désert d'il y a 47 ans présente aujourd'hui des routes, des champs irrigués et cultivés. La plus grande France lui doit deux orphelinats, trois villages.

Ceux de nos camarades qui ont assisté, le 14 mars dernier aux funérailles du chanoine BOISARD ont pu entrevoir sa dernière œuvre. C'est à St-Rambert-l'Île-Barbe, un centre d'apprentissage horticole et artisanal. En huit ans il a doté cette propriété d'améliorations originales. Il a installé sur un petit ruisseau, trois béliers hydrauliques pour arroser automatiquement les parties hautes. Il a peuplé de truites les étangs. Un bâtiment inachevé témoigne qu'il est mort pour ainsi dire la truelle à la main. Car c'est lui encore jusqu'au bout éducateur et technicien, qui a dirigé les apprentis pour tirer du sol le gravier et faire des fondations économiques et solides.

Notre vénéré doyen nous laisse un bel exemple d'activité et surtout de persévérance. Les difficultés, les incompréhensions, les contradictions ne lui ont pas manqué. Il s'est acharné et son œuvre continue dans le cadre qu'il lui a construit, avec les méthodes qu'il a patiemment établies. Son œuvre morale continue, plus belle encore ; ses apprentis lui sont reconnaissants d'être devenus par lui des ouvriers, des hommes.

Léon LELIEVRE (1898)

(1878-1938)

LÉON LELIÈVRE, dont nous regrettons la disparition à un âge encore peu avancé, était sorti de l'École en 1898 avec le diplôme de 1^{re} classe. Il débuta dans l'industrie comme directeur de tissage à Roanne, puis, entrant dans une voie nouvelle il accepta, en Espagne, une mission délicate et importante : l'installation des mines de la Sté Electra del Buaya. Ces dernières années, il s'était spécialisé dans les études relatives à la construction et à l'aménagement d'usines et avait créé le Bureau Technique de Construction, connu et apprécié.

Né en Lorraine, ardent patriote, il décida au début de la guerre, quoique dégagé de toute obligation militaire pour sa grande myopie, de s'engager, et, parti simple soldat dans les services auto, il revient avec les galons de sous-lieutenant et décoré de la Croix de Guerre gagnée sous Verdun, avec deux magnifiques citations. Par la suite il avait été fait Chevalier de la Légion d'honneur pour ses services de guerre.

Après la guerre il ne renonce pas à toute activité militaire et, comme officier de réserve à la D.A.T. où il avait demandé à rester lorsqu'il fut atteint par la limite d'âge, il continue à servir et à se dévouer.

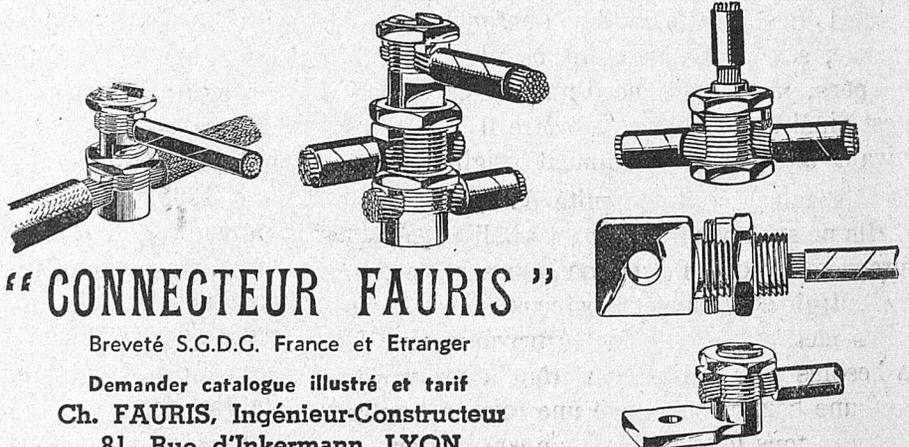
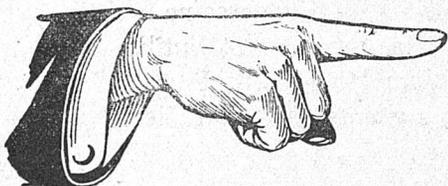
Doué d'un courage, d'un cran admirable il avait supporté les épreuves de la vie, les revers de fortune avec une vaillance qui méritait l'admiration. Ayant déjà presque entièrement perdu la vue, il a supporté avec résignation la grave maladie qui l'avait terrassé, gardant jusqu'au bout sa belle humeur.

Notre regretté camarade avait de grandes qualités de cœur, d'intelligence, de bonté, toujours d'un caractère égal, plaisantant pour ne pas se laisser abattre. Le vrai Français dans toute l'acception du mot.

Léon LELIÈVRE avait épousé en 1897, un an avant sa sortie de l'école, la fille aînée de M. Léon Barbier, professeur à l'École Centrale Lyonnaise. Il était le père de notre camarade Maurice Lelièvre, promotion 1934, auquel nous adressons, ainsi qu'à toute sa famille, nos sincères condoléances.

Tous les Problèmes
de Connexion et de Branchement
des
Câbles Electriques
sont facilement résolus

par le



“ CONNECTEUR FAURIS ”

Breveté S.G.D.G. France et Etranger

Demander catalogue illustré et tarif
Ch. FAURIS, Ingénieur-Constructeur
81, Rue d'Inkermann, LYON